

– Qui sait ? peut-être faut-il oser, en effet. Quant au verdict ainsi suspendu, ce qu'on devrait risquer tiendra toujours à un "peut-être". La nouveauté fulgurante de ce jour, elle tient – ou elle tend. Vers je ne sais quoi et je ne sais qui encore. Mais elle tend et tient à ce que sans doute je savais sans savoir. Je l'attendais sans savoir : donc sans l'attendre diront certains. Oui, un peu comme le temps-détroit qui me sépare de ce verdict, la sentence attendue, redoutée, espérée à la fin du voyage en Amérique latine, au retour de Buenos-Aires, de Santiago du Chili et de São Paulo. Là où l'on ne sait rien de l'avenir de ce qui vient, avant le coup de dés ou plutôt le coup de feu sur la tempe à l'instant d'une "roulette russe". Alors quoi ? À qui ressemble ce re-commencement sans précédent si encore il attend un retour ? Résurrection toutefois n'est pas le mot juste. Ni la première ni la seconde résurrection dont m'entretiennent saint Paul et saint Augustin.

→ **Le trop d'évidence, voilà mon âge, en effet** : en savoir assez, plus qu'assez, à l'évidence, de la vérité à laquelle vous tenez tant, la vérité comme histoire de voiles. Quelle fatigue. L'épuisement. Les preuves fatiguent la vérité, disait Braque, à peu près. C'est pourquoi je suis parti si loin pour attendre le verdict, sous les tropiques. De saint Jacques à saint Paul. Peut-être en vue de ne pas revenir. Mais "fatigue" encore ne veut rien dire en ce cas. Comme le "comme si" de tout à l'heure. Vous ne savez pas encore la "fatigue" dont je parle. L'épuisement de cette fatigue recevra son sens, demain, peut-être, de la vérité qui l'engendre et quand on aura compris ce que veut dire, pour quelqu'un comme moi, au moment où il rêve de l'écrire en espagnol, l'une de ses langues ancestrales oubliées, depuis le bas de la carte du monde, ce que veut dire **être fatigué, oui, fatigué de la vérité**, voilà, fatigué comme la vérité, épuisé de la connaître, depuis trop longtemps, cette histoire du voile, et tous les plis, explications, complications, explicitions de ses révélations ou dévoilements. Si vous saviez comme je me sens fatigué de ces révélations et dévoilements, combien j'en supporte, comme je les supporte mal quand il s'agit non seulement d'ouvrir sur ceci ou cela mais sur le voile lui-même, un voile sous le voile, comme la chose même à désensevelir. C'est trop vieux pour moi, voyez-vous, trop vieux comme moi, cette vérité. Car ma vieillesse se mesure à l'âge de ce voile, si jeune que je reste, et vert et ingénu. Je suis las, las, las de la vérité comme de la vérité comme non-vérité d'un être-là, d'un *Dasein* qui est « chaque fois dans la vérité et la non-vérité (*in der*

9. *Sein und Zeit*, par exemple, pp. 222 et *passim*.

10. *Ibid.* Par exemple, pp. 229 et *passim*.

11. Plainte et accusation. *Klagen Anklagen*. Je me plains de moi auprès de moi et je veux en sortir enfin, c'est ma seule excuse. Aveu, impudeur et impudence. La fatigue et l'épuisement, c'est ici la chose même. Elle ne fait qu'un avec la chose même dont on se plaint. Comment peut-on se plaindre contre la chose même ? Que serait cette Cause ? Comment peut-on déposer une telle plainte et tenir la fatigue de l'épuisement pour un tel dépôt ? Il faut *savoir* la chose même, cette chose qu'on appelle ainsi (la chose *même, même*, avec le phantasme de la possibilité, le phantasme de pouvoir et de possession qui se loge à la racine, *metipse*, de l'ipséité même). Mais il faut *savoir*, aussi, et d'abord, que la chose même s'annonce toujours comme ce qui peut se tenir derrière le voile transparent, translucide ou opaque : la chose même *derrière* le voile ou la chose même dont le phantasme est lui-même effet

de voile, autant dire la chose enveloppée comme *cause voilée* – de la nudité, de la pudeur, de la honte, de la retenue (*Verhaltenheit*), de la loi, de tout ce qui cache et montre le sexe, de l'origine de la culture et de la soi-disant humanité en général, bref de ce qui lie le mal, le mal radical, au *savoir*, et le savoir à l'aveu, le savoir-avouer au savoir avoué.

Comme la fatigue de l'épuisement se dépose ou dépose ici sa plainte en soupirant contre tout ce discours, en vérité contre la matrice de ce discours, elle se doit de renoncer à toute pudeur, à la plus élémentaire des politesses.

Voilà de quoi je m'autorise, dans ma grande fatigue (grande, croyez-moi, voyez-vous), pour renvoyer à certains de mes ouvrages encore pénelopéens ceux et celles qui veulent voir si je mens quand je dis que j'ai déjà trop écrit sur le voile, à son sujet, thématiquement, intarissablement, et tissé à *même* le voile, par exemple dans tous les textes sur Heidegger, ce qui est loin d'être ici insignifiant, dans *La dissémination* (d'abord dans « La pharmacie de Platon » qui commence par l'*istos* ou le tissu du textile, et surtout dans « La double séance », court traité du voile, de l'hymen, de l'aile ou de la paupière, etc., et court traité en "ver", c'est-à-dire joué selon la syllabe, le vocable ou les lettres "ver", le "ver" versifié ou vitrifié, exposé en vitrine dans tous ses états), dans *Eperons*, plantés dans les "voiles en tous genres", et dans *Glas, La carte postale. D'un ton apocalyptique...*, *Mémoires d'aveugle*, etc. De quel pas repartir aujourd'hui, c'est la question de ce voyage.

Wahrheit und Unwahrheit) »⁹ « co-originaires dans la vérité et la non-vérité »¹⁰, dans la découverte et le recouvrement, le dévoilement et le voilement (*Enthüllung/Verhüllung*), la dissimulation ou le retrait (*Verborgenheit*) et le non-retrait (*Unverborgenheit*) de l'ouverture (*Erschlossenheit*), las de cette opposition qui n'en est pas une, de la révélation comme voilement, *vice versa* (*Wahrheit/Unwahrheit, Entdecktheit/Verborgenheit*) comme *a fortiori* de tous ses prétendus dérivés, telle la vérité en tant que l'accord, la concorde ou la correspondance adéquate (*Übereinstimmung*) and so on, und so weiter. Et *passim*.

Il faut me comprendre, voyez-vous, et savoir ce que c'est qu'être las, dans ce cas, être las d'une figure et de sa vérité, d'une strophe, d'un trope et des plis de ladite vérité quand elle se joue de tant de voiles. Lassitude infinie, que voulez-vous, je veux en finir. Protestation, attestation, testament, dernière volonté, manifeste contre le linceul : je ne veux plus écrire sur le voile, m'entendez-vous, à même le voile ou à son sujet, autour de lui ou dans ses plis, sous son autorité ou sous sa loi, en un mot ni sur lui ni sous lui. Avec d'autres *Schleiermacher* en tous genres j'ai usé et abusé de la vérité – comme non-vérité, bien sûr, voyons, et *passim*, et de la révélation et du dévoilement comme voilement, bien sûr, dans tant et tant de langues. Allez voir si je mens¹¹.

Fed up with veils and sails. D'où me vient encore, et de quelle distance la force de l'envie de recommencer de partir de très loin pour en finir et précipiter le verdict ? Le précipiter sans fin ? En précipiter l'imminence jusqu'à la fin des temps ? La voilure aura habillé toute mon histoire, et les voiles de tous les sexes, les voiles en tous genres, plus amples qu'aucun voilage de mes textes qui pourtant n'ont rien fait d'autre que tenter de les envelopper à leur tour et de les empocher, de mettre toute l'histoire de notre culture comme un mouchoir de poche dans une poche. Mais en vue de mettre encore un autre mouchoir par-dessus : plus grand et plus petit que tout, en versant des larmes au-delà de l'être, sauf –

– Sauf quoi ? Sauf qui ? Tu ne te laisses même plus le droit de prétendre que “voile” te dissimule encore quelque chose, et qu'il te suffira d'en finir avec le voile pour avoir accès à cette autre Chose même, cette Cause sauve et intacte. Tu ne ferais que répéter la scène à laquelle tu te donnes l'air de vouloir dire adieu, nous prenant ainsi à témoin, de si haut et de si loin...

– Sauf qu'il fallait bien que déjà autre chose fût à l'œuvre, autre chose que cette vieille si vieille histoire de voile, cette épuisante, inépuisable histoire épuisée que je laisse derrière moi, qui me court après, une histoire que je savais, une histoire que j'aurai su trop bien faire. Trop bien faire, voilà la faute, commencer à trop bien faire...

– Épuisement, tu n'as que ce mot à la bouche. L'épuisement ne rappelle pas seulement l'eau et le puits de vérité, il ramène à la fosse, à la cheminée ou au puits de mine, au trou (*puteus*), c'est-à-dire, à les en croire, à ce qu'un voile est toujours destiné à dissimuler, à la place de la Chose même. Ce n'est donc pas ton épuisement qui te sauvera du voile...

– Mais je ne suis pas du tout épuisé, moi, moi-même je suis tout jeune, comme à la veille d'une résurrection qui n'a pas encore dit son nom. Vous ne me connaissez pas encore par mon nom. Je suis seulement fatigué du voile, c'est le voile qui est épuisé pour moi, à *ma place*. Il m'a volé mon nom. Je fais semblant de me confesser : faute d'avoir su trop bien faire ce qui commence à bien faire avec les voiles en tous genres, comme si apparemment le sort de l'humanité, de la soi-disant humanité qui serait née avec la pudeur, la retenue, la *Verhaltenheit*, la nudité, le savoir-mal, le savoir du mal, l'arbre de la connaissance, le péché, la chute ou le *Verfallen*, donc le voile, comme si le sort de

l'humanité allait encore dépendre aujourd'hui de qui détient le pouvoir sur les femmes quant au voile. Et je ne parle pas seulement d'une interprétation abusive du Coran. Saint Paul n'y fut pas pour rien, il faudra reparler de lui, et ce que j'admire le plus chez Nietzsche, c'est sa lucidité quant à Paul. Sauf, donc, je ne sais plus quoi, pas encore qui, mais qu'il fallait au retour du bout du monde et de la vie autre chose, et qui fit date, attendu à sa date et singulier comme un verdict absolument imprévisible, absolument, c'est-à-dire sans aucun rapport avec la prévision, donc avec la vue. Question de vie ou de mort, mais qui se décide autrement qu'à déchirer, crever, soulever, plier, déplier quelque chose comme “voile”. Cette venue devrait venir d'ailleurs, à sa date, comme une opération de l'autre, confiée à l'autre, dans la main de l'autre, à la différence des prothèses, verres, lentilles et autres lasers...

– Mais de quoi prennent-elles encore la place, ces vieilles prothèses ? Bref, nous en serions rassasiés, nous en aurions *assez* (*satis*, saturation, satire, etc.), si j'entends bien, assez d'hériter en somme ou, ce qui revient au même, de laisser en héritage. Quant à hériter, une seule question aujourd'hui, je n'en vois pas d'autre : savoir si – et de quel droit, à l'origine et à la fin du droit – savoir si tu poursuivras, survivras, persécutes, chasseras, t'acharneras, savoir si, et de quel droit au bout du compte, tu surchargeras les autres, devenus les “tiens”, avec ta propre mort, le deuil de ton corps en cendres ou enseveli, avec ton propre linceul jusqu'à la fin présumée des temps, avec l'empreinte de ton visage sur le lin d'un suaire, jusqu'à la fin des temps. Comme l'aura toujours fait, déjà, quelqu'un.

– Rompre avec cet Un sans laisser de trace, pas même une trace de départ, pas même le sceau d'une rupture, voilà la seule décision possible, voilà le suicide absolu et le sens premier qu'il peut y avoir à laisser vivre l'autre, le laisser être, sans même escompter le moindre bénéfice de ce retrait du voile ou du linceul. Ne pas même vouloir d'une disparition sans linceul et par le feu, non loin de la Terre de Feu. Ne même pas leur laisser mes cendres. Bénédiction de qui part sans laisser d'adresse. Ne plus s'être ni s'avoir, voilà la vérité sans vérité qui me cherche au bout du monde. Faire son deuil de la vérité, non faire de la vérité son deuil, et le deuil de l'ipséité même, mais (ou donc) sans porter ni faire porter le deuil à personne, et sans que la vérité jamais en souffre elle-même, je veux dire la vérité en soi, si jamais il y en avait.

→ **Textile, tactile, tallith : arracher mon tallith à toute histoire de l'œil, au vol de l'usure absolue.** Car après tout : avant l'expérience de ce qui reste à voir, mon tissu de référence n'e fut ni un voile ni une toile, ce fut un châle. Un châle de prière que j'aime à toucher plus qu'à le voir, à caresser tous les jours, à baiser sans même ouvrir les yeux ou alors même qu'il demeure enveloppé dans un sac de papier où je plonge la main dans la nuit des yeux fermés. Et ce n'est pas un vêtement, le tallith, bien qu'on le porte sur soi, parfois à même la peau. Voilà une autre peau, mais incomparable à aucune autre peau, à aucun vêtement possible. Elle ne voile ou ne cache rien, elle ne montre ou n'annonce aucune Chose, elle ne promet l'intuition de rien. Avant le voir et le savoir, avant le pré-voir et le pré-savoir, elle se porte en mémoire de la Loi. Encore faut-il, pour cela, d'une autre façon la voir, l'avoir à soi, s'avoir cette peau, et bien la voir : « Ce sera votre frange, à vous, et quand vous la verrez, vous vous souviendrez de toutes les ordonnances de Iahvé, vous les exécuterez... »¹². Quand on ne lit pas la langue originale, on se perd vite dans les traductions (voiles, franges ou vêtement, puis pans, ailes, coins). « Ce sera votre frange, à vous, et quand vous la verrez... », dit-Il, ou, autre traduction : « Quand vous aurez cette frange, vous la regarderez... » ou encore : « C'est pour vous en frange. Vous la verrez, / et vous mémoriserez tous les ordres de adonāi I h v H, et vous les ferez. »¹³

Il y aurait donc là, à la vue, la *vôtre* (« verrez », « regardez »), une appropriation (« à vous », « vous aurez », « pour vous »), une prise de possession. Mais c'est la propriété (le pour soi) de ce qui au fond n'appartient pas et n'est là que pour rappeler les commandements. Cette venue à soi du châle, chaque homme ayant son tallith à soi, voilà une condition nécessaire à la vue du châle (vous la « verrez », cette frange, vous la « regarderez »), mais en vue seulement de se rappeler à la loi (Ce sera *votre* frange, à vous, et quand vous la verrez, vous vous souviendrez – de la loi :

14. « Il est permis de prendre occasionnellement le Tallith d'un autre pour prier, même à son insu et de dire la bénédiction pour lui, car il est admis qu'en général les gens aiment que des commandements soient accomplis avec ce qui est à eux, au cas où il ne leur en coûte rien. Mais il ne faut pas le sortir de la maison où il est posé... » Rabbi Chlomo Ganzfried, *Abregé du Choulhan Aroukh*, tr. G.A. Guttel et L. Cohn, Librairie Colbo, Paris, 1966, Vol. I, p. 40.

15. Dans les *Nombres* (xv, 38-39), on peut lire : « Iahvé parla à Moïse, en disant : "Parle aux fils d'Israël et tu leur diras qu'ils se fassent une frange aux pans de leurs habits durant leurs générations et qu'ils placent sur la frange du pan un fil de pourpre violette, ce sera votre frange, à vous..." » (tr. Dhorme, *op. cit.*).

^{adonāi}
« I h v H dit à Moshé pour dire : / "Parle aux Bené Israël et dis-leur : / "Qu'ils se fassent une frange/aux pans de leurs habits pour leurs cycles. / Qu'ils donnent à la frange du pan une tresse d'indigo..." » (tr. A. Chouraqui, *op. cit.*).

Dans le traité talmudique *Houlin* (88b et 89a), on peut lire : « De plus, Raba dit : Pour récompenser le dire de notre père Abraham : "fût-ce un fil, fût-ce la courroie d'une sandale" (*Genèse* 14, 23), Abraham obtint deux commandements : celui du "fil bleu pourpre (des *tzitzit*)" et celui de la "courroie des *tephillin*" (phylactères). Car il est dit (*Deutéronome* 28, 10) : "Et tous les peuples verront que le nom de l'Éternel est associé au tien", et à ce propos il y a enseignement : Rabbi Eliézer a dit : "Ce sont [les phylactères] de la tête". Mais qu'en est-il du "fil bleu pourpre" ? On enseigne : Rabbi Meir a dit : En quoi le bleu pourpre diffère-t-il de toutes les couleurs ? Car le bleu pourpre ressemble à la mer, et la mer au firmament du ciel, et le firmament du ciel au saphir, et le saphir au trône de Dieu, car il est dit (*Exode* 24, 10) : "Ils contemplèrent la divinité d'Israël et sous ses pieds quelque chose de semblable au brillant du saphir", et il y a ensuite (*Ézéchiel* I, 26) : "Il y avait une apparence de pierre de saphir, une forme de trône..." »

Dans ses *Nouvelles lectures talmudiques*, parues peu de jours après sa mort, Lévinas interroge ce passage, entre autres, pour élaborer la question "Qu'est soi-même ?" Qu'est-ce que le "soi" ? le "soi-même" ? le "quant à soi" ? (Minuit, 1995, pp. 77 sq.)

vous serez rappelé à la loi par le pour-soi du châle). Comme si chacun découvrait son propre châle à sa propre vue, et à même son propre corps, mais seulement en vue d'entendre et de se rappeler la loi, de se *rappeler* à elle ou de la *rappeler* à soi. Donc de faire plus ou autre chose, par le souvenir, que "voir". Chaque fois se signe le secret absolu d'un châle – qui peut certes, au moment de la prière, disent les préceptes, se prêter, mais non s'échanger, surtout pas devenir la propriété d'un autre¹⁴. Le secret du châle enveloppe un seul corps. On peut croire qu'il est tissé *pour* ce seul corps propre, voire *par* lui dont il semble ainsi émaner, comme une sécrétion intime, mais c'est moins pour l'engendrer ainsi au plus proche de soi que pour l'avoir déjà ouvert ou fait naître à la parole divine qui l'aura précédé. Car une sécrétion, on le sait, c'est aussi ce qui sépare, discerne, dissocie, dissout le lien, tient au secret. On ne dit "mon châle à moi" qu'à obéir à l'ordre de Iahvé. Et à commencer par se demander : qui suis-je, moi qui ai déjà dit "me voici" ? Qu'est-ce que le soi ?

Mon châle à moi. Le mien fut blanc d'abord, tout blanc, seulement blanc, vierge et sans ces bandes noires ou bleues¹⁵ qu'on imprime, me semble-t-il, sur presque tous les talliths du monde. Ce fut en tout cas le seul tallith blanc de la famille. Il me fut donné par le père de ma mère, Moïse. Comme en signe d'élection, mais pourquoi ? Pourquoi moi ? Je dis qu'il fut blanc car avec le temps il devient un peu jaune. Je ne sais pas pourquoi,

12. *Nombres*, xv, 39, tr. E. Dhorme. (Je souligne, bien sûr.)

13. Tr. Segond, *op. cit.*, puis Chouraqui, *op. cit.*